# De Tripoli au Golfe de Guinée

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **5 (1884)**

Heft 9

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-132343

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

## DE TRIPOLI AU GOLFE DE GUINÉE

Le but du voyage de M. Buonfanti, dont nous avons dit deux mots seulement (p. 145), était de pénétrer dans l'immense région encore inconnue, qui s'étend entre le Bénoué et l'Ogôoué. Au lieu de partir du golfe de Guinée, comme Flegel, qui se propose le même but, il se rendit, au printemps de 1881, avec M. van Flint, médecin et naturaliste américain, comme compagnon de voyage, un interprète et une caravane, de Tripoli au lac Tchad, par le Fezzan et les oasis de Yat, Iggheba, Kaouar et Bilma, c'est-à-dire par la route des explorateurs allemands Barth, Vogel, Rohlfs et Nachtigal.

Retenu un certain temps à Kouka par une guerre de frontière entre les tribus méridionales du Bornou et celles du nord de l'Adamaoua, il fit des excursions sur le lac Tchad et dans les nombreuses îles qui le peuplent, pour y chasser l'éléphant et l'hippopotame et y faire provision d'ivoire. La paix ne venant pas, il profita d'un moment où les hostilités semblaient se ralentir, pour se rapprocher de la frontière de l'Adamaoua par Dikoa et Doloo, avec une escorte de 50 hommes choisis parmi les meilleurs soldats du Bornou, et une caravane de 150 porteurs, 30 chameaux et leurs chameliers, 4 chevaux, etc. Arrivé à Mahuri (Mahudi ?) il se vit refuser le passage par les habitants qui, armés de lances et de haches, avec des boucliers en cuir d'éléphant, lui enjoignirent de quitter leur territoire par la route la plus courte, celle du mont Mendif.

Découverte par le voyageur Denham en 1822, et entrevue de loin par Barth en 1857, cette montagne a été dès lors l'objet de beaucoup de conjectures. D'après les détails qu'a donnés M. Buonfanti, dans une conférence à la Société royale belge de géographie, et que nous extrayons du dernier numéro du *Bulletin* de cette Société, elle se présente de loin comme un immense pain de sucre isolé, suivi, dans la direction du Nord, d'autres pics également isolés, mais moins considérables. Sa hauteur au-dessus de la plaine est de 1100$^{m}$, et au-dessus de la mer, de 1700$^{m}$ ; sa circonférence à la base est de 20 kilomètres environ. Son sommet blanc se détache splendide et gigantesque sur le fond bleu du ciel. En s'en approchant on découvre que, quoique détaché, il appartient à la chaîne des monts de Wardala. Comme Barth le supposait, c'est un volcan éteint. Buonfanti en fit l'ascension ; le cratère est comblé par la fiente de grands oiseaux qui y demeurent ; cette fiente donne à ce sommet la couleur blanche qui le fait paraître à distance éclatant comme

s'il était couvert de neige. Sur la pente occidentale de la montagne se trouve le village de Mendif, dont les habitants ne se montrèrent pas plus traitables que ceux de Mahuri. Force fut à l'explorateur de reprendre le chemin du Bornou, par Moura et Moubi, à travers un pays varié et ravissant. Les éléphants et les girafes y abondent; les arbres fruitiers également.

Les descriptions de Barth des peuples pasteurs du N.-O. de l'Adamaoua les ayant présentés comme pacifiques et hospitaliers, Buonfanti fit encore des tentatives de passage à Ouba, à Ounibié, à Garouta, sur tous les points de la frontière jusqu'au confluent du Gongola et du Bénoué, mais ce fut en vain, il dut rentrer à Kouka par les territoires de Marghié et d'Oudiié, qui forment la plus belle partie du Bornou. Obligé de renoncer à la route du Sud, l'explorateur résolut de tourner ses pas vers l'Ouest, par Kano et le royaume de Sokoto, dont le souverain chercha à le retenir par toutes sortes de faveurs. Guéri d'une grave indigestion par le docteur qui accompagnait Buonfanti, le sultan de Jakoba, ville de plus de 100,000 habitants, ne voulait absolument plus consentir au départ des étrangers. Agé déjà, et aimant la bonne chère, « il voulait, » dit Buonfanti, « par la présence du docteur et de son sel anglais, s'assurer l'impunité de toutes les indigestions qu'il comptait se donner dans l'avenir. Quant à moi, mes talents étaient, à son point de vue, d'un ordre encore plus élevé. Je lui avais fait cadeau d'une boîte à musique. Pendant trois jours, blotti sur son tapis, il ne fit que remonter la malheureuse boîte; enfin il l'avait dérangée. Je fus mandé à la hâte au palais: Sidi-el-Kanem était au désespoir. Je réussis à réparer la boîte; quand je la lui remis en bon état, je crus qu'il allait m'embrasser. Depuis ce jour, sa considération pour moi ne connut plus de bornes, et souvent, après m'avoir longtemps regardé comme en extase, il exclamait en soupirant: *Wha! fato finga, minto fenga.* « Ah! moi je ne suis rien et toi tu es tout. » Un jour, mis à bout de patience par ses refus, j'insistai pour en savoir la raison. « Et ma boîte à musique? me dit-il, qui l'arrangera si tu pars? » Ce ne fut qu'en lui faisant croire que la boîte ne pouvait plus se gâter, parce que *cette fois* le ressort était en *kamata* (en fer), que je parvins à lui arracher son consentement à notre départ.»

Les explorateurs se dirigèrent alors vers le Niger moyen par Sokoto, et l'inhospitalière région du Gouandou, où les Mahuri, les Gaberaona, les Mariadana et les Touaregs de Saberma les tourmentèrent par des vexations de toute espèce. Enfin, le 22 juin de l'année dernière, des hauteurs de Tanna, ils aperçurent le grand fleuve que Mungo-Park avait descendu

quatre-vingts ans environ auparavant, et que Barth avait côtoyé cinquante ans plus tard, mais qu'aucun Européen n'avait encore remonté dans cette partie de son cours.

Jusqu'ici il paraissait impossible d'en remonter le cours moyen, surtout pendant la saison sèche. Buonfanti se proposa de résoudre le problème, et il y a réussi, ce qui, indépendamment des renseignements recueillis dans son voyage jusqu'au Niger, donne à son exploration, et à la carte du Niger moyen, dressée par lui et publiée par le *Bulletin* de la Société belge de géographie, une grande importance pour la science.

Au moyen de quelques cadeaux il acquit du *Roi des eaux*, c'est-à-dire du chef du port de Say, l'appui dont il avait besoin pour obtenir gens et bateaux en vue de remonter le fleuve aussi haut que possible. Les renseignements qu'il reçut à Say sur la navigabilité du fleuve se bornèrent à ceci, c'est que le Niger est de facile navigation jusqu'à Garou, à 220 kilomètres à peu près en amont. « Allons jusqu'à Garou, » se dit-il, et le 25 juin, ceux de ses gens qui devaient le suivre jusqu'à Timbouctou, traversaient le fleuve sur cinq bateaux, de 12$^{m}$ de long sur 2$^{m}$ environ de large, avec un tirant d'eau d'un peu plus d'un mètre.

De Say à Garou, le Niger présente une largeur moyenne de 1700$^{m}$ à 2100$^{m}$. Une vallée marécageuse l'environne à Say, mais bientôt le pays change et devient magnifique: ce sont des montagnes très larges à la base, et aux sommets aigus; des éminences abruptes et blanches de quartz et de gneiss s'avançant jusqu'au fleuve; des fermes, des habitations en nattes de palmier ou en argile pétrie; des blocs de rochers garnis d'arbres majestueux; des monticules sablonneux entrecoupés de beaux cours d'eau; des plantations de coton. Puis viennent des collines verdoyantes et des prairies couvertes de chevaux, de bœufs, de moutons et de chèvres; après cela, des îles, de vrais archipels d'îles assez grandes, bien cultivées, parsemées de villages et de fermes, entourées de jardins et de bois remplis de singes et d'oiseaux. Plus loin, le pays plat recommence; la vallée s'élargit à perte de vue, et le fleuve coupé en plusieurs canaux acquiert une largeur de 7 à 8 kilom. On se croirait sur l'Amazone. Le pilote choisissait presque toujours les canaux les plus rapprochés de la rive orientale, et Buonfanti conseille aux voyageurs qui le suivront, de faire de même.

Garou et Sinder sont deux petites villes charmantes, bâties en face l'une de l'autre, sur deux îles très rapprochées. On y fait un grand commerce de céréales. Pour 50 mètres de calicot, Buonfanti reçut 2000 kilog. de blé; pour un demi-kilog. de grosses perles en verre, 200 pigeons; les

moutons ne lui revenaient pas à un franc la pièce. A Garou il apprit que le fleuve était navigable jusqu'à Em-N-Aschid, ou cap des Anes. En amont de Garou sa largeur est de 2 kilom. environ, et sa profondeur moyenne de 2$^{m}$ à 2$^{m}$50. Les îles du fleuve forment un réseau de canaux encombrés de rochers, et les rapides en rendent parfois la navigation très difficile. En d'autres endroits, les hippopotames et les crocodiles sont presque innombrables et ajoutent aux dangers que courent les embarcations.

Le cap Em-N-Aschid rétrécit le fleuve qui, en cet endroit, n'a plus que 600$^{m}$ de large. Quoique Buonfanti eût pris à son service le meilleur pilote de l'île Fetchili, célèbre pour ses bateaux, ses bateliers et ses pêcheurs, l'expédition eut beaucoup de peine à remonter plus haut. D'abord elle eut à lutter contre un courant d'eau d'une dizaine de kilomètres à l'heure; puis le Niger se remplit d'îles se rapprochant beaucoup plus de la rive orientale que de l'occidentale; elle n'avançait qu'au travers de rapides et de récifs, du milieu desquels elle ne sortit que grâce à la dextérité et au sang-froid du pilote. Au delà d'Ayola, le fleuve reprend un cours paisible et majestueux entre deux rives couvertes de baobabs, de tamariniers et de palmiers. A Bourré il se rétrécit jusqu'à 700$^{m}$; non loin de là on rencontre la pointe méridionale de l'île Ansongo, qui n'a pas moins de 25 kilomètres de longueur. C'est le point le plus scabreux à remonter. Le fleuve se fraie d'abord un passage à travers des masses de rochers granitiques de 7 à 10$^{m}$ de hauteur, bouillonnant, et tourbillonnant, puis un récif se présente qui paraît le couper dans toute sa largeur; le canal est extrêmement étroit, et il faut souvent haler les bateaux, après les avoir allégés en en débarquant sur l'île presque toute la cargaison, pour la transporter par terre jusqu'à son extrémité septentrionale. Il est vrai que le Niger était à cette époque extrêmement bas, et qu'en temps ordinaire les difficultés doivent être moins sérieuses.

En amont de l'île Ansongo, le Niger reprend un cours plus régulier et une largeur assez considérable; toutefois les dangers ne cessent pas, vu les nombreux bancs de sable, la quantité d'hippopotames et de crocodiles, et l'hostilité des tribus des Touaregs Rouma, des Sourhaï et des Gaberos qui habitent les rives du fleuve, et plus encore à cause des araignées et des serpents qui y pullulent et dont plusieurs espèces sont venimeuses.

Au delà de Fagona, la vallée du Niger n'est plus qu'un marécage dont les bords n'ont que l'horizon pour limites, et dont les miasmes sont pernicieux. Puis il redevient encore une fois un vrai labyrinthe d'em-

branchements et d'îles grandes et plates, et n'est navigable que du côté de l'Arribinda, c'est-à-dire le long de la rive occidentale. Plus haut, à Bourroum, où il décrit une courbe d'environ 30 kilomètres, les îles deviennent encore plus nombreuses. Son lit acquiert une largeur étonnante, et il perd tellement en profondeur qu'en plusieurs endroits il devient guéable. L'expédition dut attendre la crue des eaux, en août, pour pouvoir continuer sa marche.

Après avoir tourné l'arc de Bourroum, la direction est à l'ouest; c'est à Tossaye que la largeur du fleuve atteint son minimum; les rives escarpées le resserrent tellement qu'il n'a plus que 150$^{m}$, et que ses eaux couraient, le 7 août, avec une rapidité de 10 kilomètres à l'heure. De plus en plus sinueux, il est dominé au nord par le plateau du désert qui n'a pas moins de 100$^{m}$ à 150$^{m}$ de hauteur, et pendant quelques kilomètres se revêt d'une beauté sauvage surprenante. A une île ornée de groupes de palmiers séculaires et remplie de beaux chevaux et de gros bétail, succède un îlot de quartz blanc, dont les reflets donnent aux objets d'alentour les vraies couleurs de l'iris. Un peu plus loin, deux rocs gigantesques se dressent au milieu du fleuve comme deux piliers; ce sont les rocs que les tribus avoisinantes appellent Scabor-man-Barror, ou Porte de Fer. Entre la rive méridionale et l'un de ces rocs, Barror, un récif formant une espèce de cascade barre le chemin pendant la sécheresse; et, entre les deux piliers, les eaux du Niger se précipitent avec une rapidité de 13 kilomètres à l'heure. Le canal de passage est entre Scabor et la rive septentrionale; encore est-il nécessaire d'avoir pour le franchir un pilote bien familier avec la localité. Jusqu'à Tewilaten on chemine au milieu d'îlots et de rochers de granit, d'îles verdoyantes et de pauvres villages qui rappellent les habitations lacustres des temps préhistoriques, au milieu de bas-fonds et de marais, de bancs de sable et de récifs, de collines richement boisées et de taches de sable avant-coureurs du désert.

Ici, le Niger court de l'ouest à l'est; ses bords reçoivent souvent la visite des lions, et pendant la nuit ses rives retentissent de leurs terribles rugissements. Le point le plus septentrional du fleuve est à l'anse de Terrarat, entre Temlaten et Bamba, par 17° 49′ 32″ lat. nord. Au delà de Bamba, jusqu'à Kabra, station fluviale de Timbouctou, il serait presque impossible d'en déterminer la largeur qui change avec les saisons. Son lit n'est pas nettement défini. Les embranchements latéraux en sont presque innombrables pendant la crue, et des deux côtés le pays est si bas et si plat, que souvent tout est submergé, et que le Niger se montre comme un lac qui ne finit qu'à l'horizon.

De Kabra, Buonfanti se rendit à Timbouctou, où le cheik Ab-el-Omer mit une de ses maisons à la disposition de l'expédition, et où celle-ci retrouva quelques-uns des avantages de la vie civilisée pour se restaurer: du pain, dont elle n'avait pas goûté depuis 17 mois, du lait, du riz, de la viande excellente, à bon marché, des pigeons à deux centimes la pièce, de belles oies à trois sous, des citrons, du sucre, du thé, du café, etc.

Au sud de Timbouctou, et au centre du grand arc décrit par le Niger, se trouvent les trois royaumes de Tombo, Mossi et Gourma, encore presque inconnus. Buonfanti résolut de regagner le golfe de Guinée en les traversant pour les faire mieux connaître.

Laissant à Timbouctou, le La Mecque des Soudaniens de l'Ouest, les gens qu'il avait engagés pour le voyage sur le Niger, et ceux qui l'avaient suivi du Bornou et de Sokoto, Buonfanti recruta une nouvelle caravane de 250 hommes, y compris une cinquantaine de Mossi, avec des ânes excellents, qui avaient apporté à Timbouctou une cargaison de noix de kola. Les Mossi sont les grands trafiquants de cette denrée. « Cette caravane ressemblait, » dit l'explorateur, « à une vraie mascarade : des Arabes à cheval, deux sur une monture : des Touaregs Rouma, la figure couverte de châles de toutes les nuances entre le blanc et le rouge ; des hommes portant des chemises bleues ou blanches, ou des tuniques formées de bandelettes de calicot blanches et noires cousues ensemble, ou de petits tabliers en cuir, en cotonnade, en plumes d'autruche ou en fibres de palmier tissées, et armés de vieux fusils ou d'épieux ; des nègres à la figure couverte d'incisions profondes ou tatoués dans tous les sens de toutes sortes de dessins ; d'autres à la tête rasée, ou bien portant des chevelures énormes, touffues, semblables à de gros melons en laine noire ou pétris avec de la couleur rouge. Ajoutez à cela les ânes, des chameaux, la provision de défenses d'éléphants portées suspendues à de longues barres de bois placées sur les épaules des nègres marchant l'un devant l'autre, les colis, enfin les explorateurs, Buonfanti et le docteur Van Flint montés sur des ânes, et le parasol à la main.»

Côtoyant un embranchement du fleuve, au milieu de sables et de terrains marécageux, l'expédition atteignit Bambara le 19 septembre, et établit son camp à 500$^{m}$ au sud de la ville. La bienvenue lui fut souhaitée à la mode du pays. A minuit, une troupe d'hommes, précédés par une foule de femmes jeunes et dansant de la manière la plus drôle en s'accompagnant d'un chant monotone, s'avança, divisée en groupes de six, portant des plats de trois mètres de circonférence surchargés de riz, de

viande, et de kouskousso[1]. Les populations du Tombo, dans lequel entrèrent bientôt les voyageurs, se montrèrent peu hospitalières, et les poursuivirent de vexations et d'extorsions sans cesse renouvelées. A Karti, le gouverneur du Kimbori leur rendit visite en grand équipage militaire, et leur fit comprendre que, comme ils étaient sur son territoire, tout ce qu'ils avaient lui appartenait. Il voulut examiner leurs bagages et s'approprier tout ce qu'il voyait, surtout les boussoles pour aller piller, dans les nuits sombres, les Karimi ses voisins, Buonfanti lui ayant dit que cet instrument était le guide le plus sûr pour reconnaître son chemin, même dans l'obscurité. A Touriba, le chef des Marimi, soupçonnant chez les voyageurs des motifs cachés qui compromettaient la liberté de son pays, les menaça de les faire pendre par les pieds au palmier le plus élevé du lieu, pour peu qu'ils eussent la moindre idée d'hostilité envers lui et ses sujets. Ce supplice est souvent infligé au Tombo. On choisit un des plus hauts palmiers, et petit à petit on le courbe jusqu'à terre, puis on le fixe dans cette position au moyen d'une corde liée au pied d'un arbre voisin. On en coupe les branches à la hauteur de 75 centimètres environ, et l'on on en fait une espèce de cage où l'on enferme solidement ou la tête ou les pieds de la victime, après quoi on lâche la corde, et l'arbre reprend sa station droite entraînant avec lui le supplicié, dont les oiseaux carnassiers font leur pâture, ne laissant bientôt plus qu'un squelette desséché par le soleil.

L'hostilité des gens du Tombo devenant de jour en jour plus prononcée, les voyageurs n'avançaient qu'avec la plus grande peine. Ils purent cependant envoyer un messager au roi, à Arre, la capitale, avec de riches cadeaux pour obtenir sa protection. Le roi leur fit dire qu'ils étaient ses hôtes et qu'ils n'avaient rien à craindre. Les Mossi qui faisaient partie de la caravane leur conseillaient de ne pas se fier à ces promesses, mais Buonfanti et Van Flint ne les écoutèrent pas. Ils traversèrent avec un peu plus de facilité le Ghotto et le Sanghi, mais, le 23 décembre, à quelques kilomètres de Maritou, ils furent tout à coup enveloppés par un millier de gens de cette localité qui brandissaient leurs lances avec fureur et poussaient des cris formidables. Buonfanti fit arrêter la caravane, s'avança vers le chef de la tribu qui lui barrait le passage, et voulut se prévaloir de la protection du roi; ses gens prirent la fuite, et les Maritous s'emparèrent des bagages de la caravane.

[1] Boulettes de froment broyé et mélangé avec du lait caillé ou du beurre végétal et cuites au bain-marie.

En vain l'explorateur se rendit-il à Arre, pour rappeler au roi sa promesse; au lieu de lui faire rendre justice, celui-ci fit saisir trois colis qui lui restaient encore, en sorte que Buonfanti et son compagnon durent achever leur voyage sans provisions aucune, avec une boussole, quelques litres de cognac et une couverture de laine, se nourrissant de *byrgou* (miel végétal), du jus que renferment les fruits du baobab et de quelque oiseau ou singe tué par eux et rôti sans sel.

Pendant quarante jours ils errèrent presque au hasard dans le Mossi, se dirigeant vers l'est pour tâcher d'arriver à une station de missionnaires romains qu'on leur avait dit être dans le Bousanga. Le 2 février ils atteignirent Kiranoro, l'endroit où se trouvait la station, dont les missionnaires les restaurèrent et les mirent à même de continuer leur voyage vers la côte, avec un guide et quelques hommes de la mission. Traversant le Dagomba et le Dahomey, ils arrivèrent le 5 mars en vue de Lagos, après vingt-deux mois de fatigues et de dangers. Les vicissitudes de ce voyage n'avaient pas découragé Buonfanti. En effet, comme nos lecteurs le savent, à peine avait-il revu la terre d'Europe, que S. M. le roi des Belges l'engageait à faire une nouvelle exploration dans la région du Congo. Nous avons déjà annoncé son départ pour Rudolfstadt, station du Comité d'études du Congo à l'embouchure du Quillou.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

La dernière Égypte, texte et dessins par *Ludovic Lepic*. Paris (S. Charpentier et Cie), 1884, grand in-8°, 315 pages, fr. 10. — Pourquoi ce titre, demandera-t-on? L'auteur nous l'explique dans les quelques lignes de sa préface. La dernière Égypte, c'est la description du pays tel qu'il était avant le bombardement d'Alexandrie, car, depuis ce moment, le gouvernement quasi-indépendant, fondé par Méhémet-Ali et ses fils, a cessé d'exister. L'Égypte n'est plus aux Égyptiens.

Ce récit d'un voyage d'Alexandrie à Assouan, limite de l'Égypte proprement dite, est d'une lecture facile et même attachante; ce sont de simples notes prises en chemin de fer, en dahabieh, ou en errant au milieu des ruines; mais ce style coupé, ces phrases courtes, qui souvent ne rendent pas toute la pensée de l'auteur et que le lecteur achève

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*